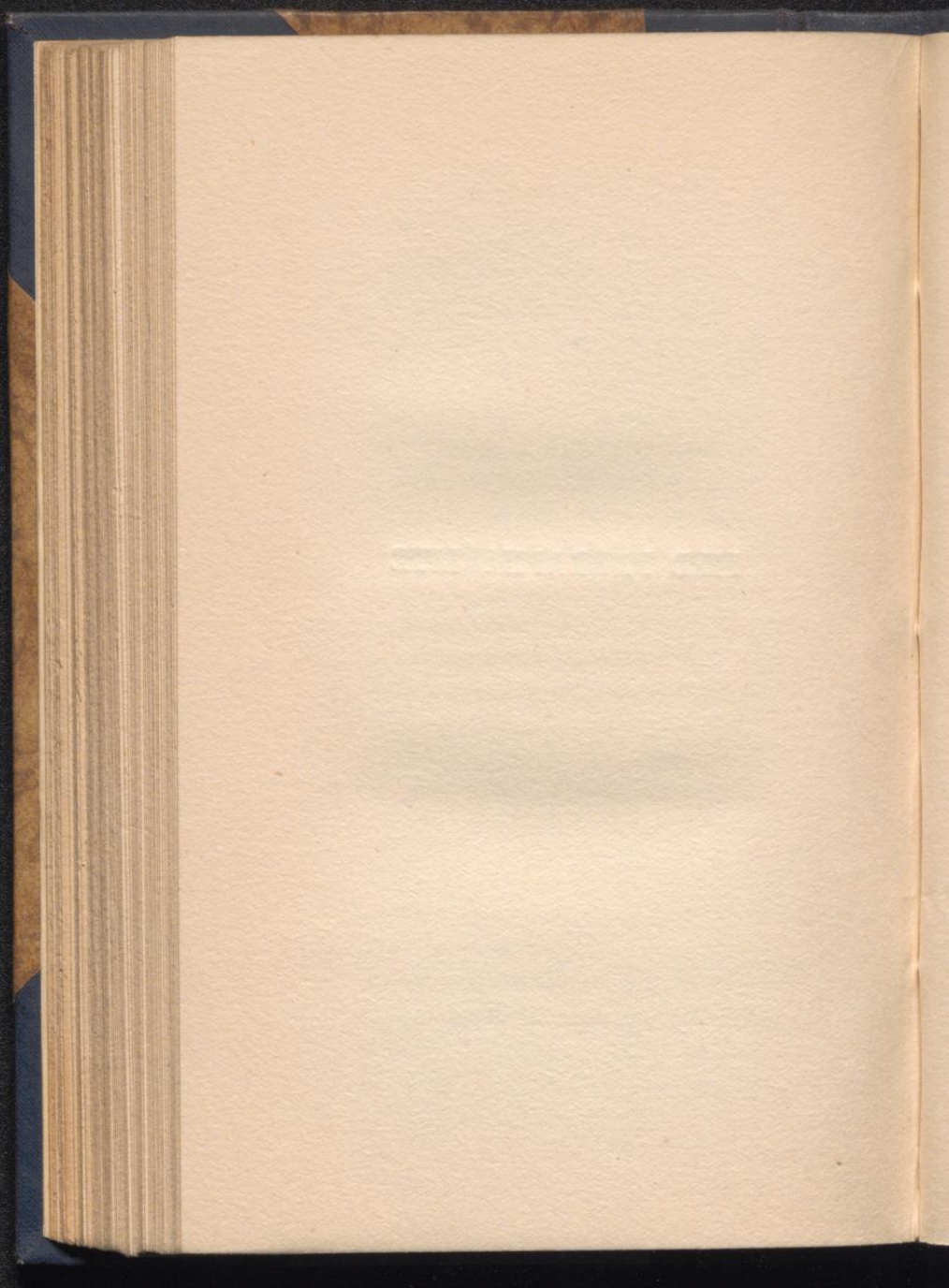


LIED PRÉRAPHAÉLITE



LIED PRÉRAPHAÉLITE

Je ne veux plus que tu arranges,
Comme jadis les dames florentines,
Tes cheveux en petites nattes serpentine...

Cela te donne un air
Etrangement maladif et pervers
De mauvais ange.

Il ne faut plus, non plus, que tu t'habilles
De ces austères robes noires...
On imaginerait que derrière le seuil
Toujours fermé de ta mémoire
Tu portes encore le deuil
De tes rêves de jeune fille.

Entre les bords de tes paupières
Sommeille une onde de mystère,
Hélas! où plus jamais souriants ne s'attardent
A se mirer les visages de ton passé...
Je ne veux plus que tu me regardes
De ces regards plaintifs et angoissés.

Et puis, j'ai peur de ton sourire,
De la morne et lente façon dont il expire
Sur tes lèvres en y creusant comme un pli d'ombre...
Et puis, je ne reconnais plus ta voix.
Elle, si limpide autrefois,
Voix de candeur, voix de clarté,
Voix chantante d'enfant gâté,
Elle a des sonorités sombres,
De soudaines chutes, des accents faux,
Elle chevrotte et s'étouffe en sanglots.

Oh! redeviens la pure et la tendre et la douce
Que tu étais
Quand tu dansais au clair de lune sur la mousse
Avec tes sœurs, le soir de ce divin été

Où toute brûlante tu m'as jeté
 D'un élan fou
 Tes bras, tes chers bras nus autour du cou...

Qu'est-ce donc qui t'a changé l'âme?
 Est-ce l'ardeur de mes baisers,
 Le fauve amour dont je t'ai faite femme
 Et dont je sens qu'il ne peut apaiser
 Désormais les désirs inconnus qui t'obsèdent?
 Ah ! qu'importe, va-t'en, qu'importe !
 Va-t'en, va-t'en, je ne veux plus,
 Quand mon étreinte te possède,
 Sentir sous mes baisers goulus
 La bouche froide d'une morte...

